

A PROPOS DE LA FORMATION LITURGIQUE DANS LES SÉMINAIRES

QUAND j'ai reçu une lettre me demandant une note sur « la nécessité pour les séminaristes d'une formation liturgique en dehors des rubriques », je me suis demandé tout d'abord s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie et si, à l'occasion du 1^{er} avril, on ne m'invitait pas à enfoncer une porte ouverte. Mais nous étions encore en mars et d'ailleurs le signataire de la lettre n'est pas un plaisantin. A la réflexion, je me suis dit que la question pouvait encore se poser en 1961, parce que les idées cheminent lentement et qu'il faut frapper plusieurs fois sur la tête d'un clou pour le faire entrer dans un mur.

Si je me reporte à mes années d'enfance et de jeunesse, je me rappelle qu'à l'époque rubriques et liturgie étaient tout à fait synonymes. C'est ainsi que j'ai entendu, en 1922, un professeur d'université faire la critique du mouvement liturgique en disant que le peuple ne s'intéresserait jamais aux rubriques du missel. C'est d'ailleurs la seule chose que j'ai retenue de son cours.

Dans ces conditions, c'était inévitable, un cours de liturgie ne pouvait être qu'un cours de rubriques. Il suffit d'ailleurs de se reporter aux manuels de l'époque — je pense à celui de Van der Stappen utilisé à Malines — pour voir qu'il en était bien ainsi. Quelle était la valeur de ces cours ? S'il faut en juger d'après les résultats, ce n'était pas très brillant. Sans doute, s'il n'y avait pas eu de cours de liturgie, cela aurait pu être pire encore. Mais quand je me rappelle les offices auxquels j'ai assisté durant mon enfance, je dois dire que c'était déjà assez affligeant. J'ai vu, il y a quelques années, Fernandel dans le rôle de Don Camillo. Il a, tout au long du film, une admirable diction; mais quand il en arrive à prononcer une bénédiction liturgique,

il se croit obligé de bredouiller. Il n'y a là, je crois, aucune intention blessante. Fernandel imite simplement ce qu'il a vu dans son enfance, et c'est parfaitement imité. C'est bien l'impression qui m'est restée aussi de la manière dont les offices étaient célébrés par la moyenne du clergé. On aurait dit qu'il s'agissait de faire certains gestes ou de prononcer certaines paroles dont le sens importait peu. On ne se gênait d'ailleurs pas pour en avaler la moitié. Je me souviens d'un prêtre, d'ailleurs très pieux, qu'on entendait prononcer à la communion cette étonnante formule : *Ecce agnus Dei, ecce peccata mundi.*

Quant à l'esprit de la liturgie, mieux vaut ne pas en parler. Le doyen de ma ville natale, docteur en théologie et prélat romain, auteur d'un livre sur la messe, conseillait à ses pénitents de communier avant la messe et d'offrir celle-ci en action de grâces pour la communion. Il s'agissait pourtant d'un prêtre intelligent et zélé qui connaissait parfaitement les rubriques et célébrait les offices avec dignité. Il est un des rares que je n'ai jamais entendu bredouiller. Je pourrais allonger la liste des singularités de ce genre que j'ai rencontrées; mais je ne suis pas occupé à écrire mes mémoires. Au reste la pauvreté de la vie liturgique avant la première guerre mondiale est bien connue. Pour la majorité du clergé, en dehors de l'efficacité des actes sacramentels, la liturgie n'était qu'un protocole extérieur avec lequel on prenait ses aises. Quant au peuple, il n'avait guère l'occasion d'y prendre une part active. Le tout était de faire passer le temps par de la musique, des chants et d'autres moyens. L'esprit du temps a été exprimé par l'auteur de je ne sais plus quelle méthode pour occuper les enfants pendant la messe. Il concluait : « Ainsi la messe passe sans qu'on s'en aperçoive. »

Personne ne me contredira si je conclus que la majorité des prêtres de cette époque, si dévoués et si pieux qu'ils aient été, n'avaient aucune formation liturgique. Ils avaient pourtant suivi, pendant leurs quatre années de théologie, des cours de rubriques. Ils connaissaient la liturgie par l'extérieur. Ils ignoraient sa richesse intérieure, sa valeur de vie et son importance pastorale, parce qu'on n'avait pas songé à les leur révéler. Ce n'est pas un cours de rubriques qui pouvait le faire. Et si les choses ont tout de même

changé aujourd'hui, ce n'est pas aux cours de liturgie des séminaires qu'on le doit¹.

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire du mouvement liturgique ni des réactions diverses qu'il a suscitées à l'origine. Un demi-siècle a passé, et on ne peut plus aujourd'hui identifier purement et simplement liturgie et rubriques. On a découvert la valeur de vie de la liturgie et, depuis l'encyclique *Mediator Dei*, le renouveau liturgique n'est plus une affaire d'initiative privée. Les réformes faites par le Saint-Siège ne sont pas seulement d'ordre rubrical. Elles sont inspirées par une doctrine sans laquelle elles n'auraient aucun sens, et elles expriment une conception de la liturgie qui ne répond plus aux définitions des anciens manuels de rubriques. Dès lors celui qui professerait la proposition contradictoire de celle qu'on m'a soumise, à savoir que les séminaristes n'ont pas besoin d'autre formation liturgique que celle des rubriques, ferait figure de fossile, et je crois que personne n'oserait la soutenir sérieusement. Mais la question est de savoir si on ne se conduit pas en fait comme si c'était vrai.

Posons la question en d'autres termes : l'enseignement de la liturgie s'est-il adapté à une conception de la liturgie conforme aux intentions du Saint-Siège, ou bien est-il resté stationnaire ? Qu'a-t-on fait pour donner aux jeunes prêtres une meilleure formation liturgique qu'à leurs aînés ? Il faut répondre : officiellement, rien. On a proclamé l'importance de la liturgie, mais on l'a laissée à la portion congrue dans l'enseignement. Dans les Facultés de théologie elle occupe un semestre sur quatre ans, c'est-à-dire quinze heures. Les manuels de liturgie les plus courants sont restés des manuels de rubriques truffés d'explications historiques. Le principe de recrutement du corps professoral semble être toujours celui qui prévalait il y a un siècle, que n'importe qui peut enseigner n'importe quoi. On s'est aperçu depuis lors que pour enseigner l'Écriture sainte il fallait un bibliste et pour le droit canon un canoniste.

1. Je n'entends pas par là sous-estimer l'action de certains professeurs de liturgie qui ont été des pionniers du mouvement liturgique. Je parle de l'ensemble et de l'organisation générale de l'enseignement.

Mais la liturgie peut encore être enseignée par n'importe quel prêtre qui connaît les rubriques. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de bons professeurs. J'en connais d'excellents. Mais ils se plaignent presque tous d'avoir été lancés dans la liturgie sans aucune préparation et d'avoir dû tâtonner avant de trouver leur voie. On dit qu'il n'y a rien de tel pour apprendre quelque chose que d'être obligé de l'enseigner. C'est peut-être vrai; mais il faut ajouter que c'est généralement au détriment des élèves.

Il serait injuste de dire qu'on n'a rien fait. Il y a certainement des efforts louables et on ne peut porter de jugement d'ensemble. Pour la France, s'il faut en juger d'après une enquête que nous avons faite il y a quelques années, le progrès n'est pas très sensible et, dans nombre de diocèses, on n'est guère plus avancé qu'il y a un demi-siècle.

Pourtant le renouveau liturgique est un fait incontestable et, quelle que soit l'origine des initiatives prises, cela n'a pu se faire qu'avec l'aide d'un clergé plus ouvert que celui d'il y a cinquante ans. On ne peut mettre en doute ni son zèle pastoral ni sa volonté de rendre à la liturgie sa vraie valeur. Mais la question n'est pas là. Les premiers pionniers du renouveau liturgique, qui appartenaient à une autre génération, n'avaient pas reçu de formation au séminaire. Ils s'étaient formés eux-mêmes comme ils pouvaient, et leurs réalisations se ressentaient de leur manque de préparation. On a critiqué l'exubérance du mouvement liturgique qui a suivi la seconde guerre mondiale, et ce n'est pas difficile. Mais ce qu'il faut oser dire, c'est que ce ne serait probablement pas arrivé si ces hommes avaient reçu au séminaire une formation liturgique sérieuse. Ils ont suivi les impulsions généreuses de leur zèle pastoral et ils se sont livrés à des improvisations, parfois aussi spectaculaires qu'éphémères. Ils ne pouvaient pas faire autre chose, parce que l'enseignement qu'ils avaient reçu était d'une indigence affligeante. Ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre.

Alors la question qui se pose aujourd'hui est celle-ci : les jeunes prêtres qui sortent du séminaire sont-ils mieux préparés que leurs prédécesseurs ? Ont-ils une formation liturgique plus solide, qui leur permette d'éviter les faux pas de leurs aînés ? Je n'oserais pas donner à cette question

une réponse trop catégorique, mais je dois avouer que je remarque bien des signes inquiétants.

Le plus inquiétant, c'est l'anarchie. Il y a quelque temps je recevais une lettre d'un prêtre qui me décrivait de quelle manière il avait modifié le déroulement d'un baptême d'adulte. Il me demandait ensuite s'il avait le droit de le faire non pas canoniquement — il savait très bien qu'il ne l'avait pas — mais liturgiquement. Malheureusement ses innovations n'étaient pas plus justifiables du point de vue liturgique que du point de vue canonique. Ceci n'est qu'un exemple. Je pourrais en donner bien d'autres. Mais cela me paraît trahir une attitude assez répandue. On connaît les rubriques, mais on ne s'en soucie guère, et chacun y va de sa petite réforme. Tout le monde se juge compétent pour décider ce qui est liturgiquement, sinon canoniquement, justifiable, et il arrive assez souvent qu'on se trompe. Il existe bien sûr des directoires. Mais quel cas en fait-on ? Sont-ils plus respectés que les rubriques ? Ce serait d'ailleurs une illusion de croire que des directoires soient suffisants par eux-mêmes. Il faut des hommes pour les mettre en pratique, et des hommes qui ont une formation sérieuse. Il ne s'agit pas d'appliquer matériellement des consignes ; c'est un esprit dont il faut se pénétrer, et je crois bien que beaucoup de prêtres n'en ont pas compris l'importance, parce qu'ils n'y ont pas été préparés. On ne leur a donné aucun critère et, au sortir du séminaire, ils sont prêts à imiter n'importe quelle innovation, du moment qu'elle paraît se justifier par une utilité pastorale immédiate. Tout ce qui réussit est bien.

On essaie de combler les lacunes de l'enseignement par des sessions d'étude ou des publications. Mais est-il normal de donner la première place aux moyens de suppléance et de négliger le principal ? Quand on veut combattre l'analphabétisme dans un pays, on crée des écoles du soir pour les adultes ; mais on prend soin surtout de créer des écoles pour les enfants, afin que les écoles du soir deviennent inutiles. Il semble que pour la liturgie on ait choisi la méthode diamétralement opposée et que l'on soit disposé à perpétuer le système de l'école du soir, puisqu'on ne fait rien ou pas grand-chose pour améliorer l'enseignement des séminaires.

On trouvera peut-être que je suis pessimiste. Cela dépend de ce qu'on entend par là. Si cela veut dire que je suis découragé et que j'estime qu'il n'y a rien à faire, non, je ne suis pas pessimiste. Notre équipe a fait beaucoup pour l'amélioration de l'enseignement des séminaires : Semaines d'études pour professeurs de liturgie, Institut supérieur de Liturgie de Paris, manuel de liturgie qui va paraître prochainement. Je suis tout aussi décidé à continuer que les autres membres de notre équipe. Mais si pessimiste veut dire que je ne me laisse pas bercer par une douce euphorie et que je trouve une très grave lacune dans le mouvement liturgique, oui, je veux bien être pessimiste. J'estime que le problème de l'enseignement de la liturgie dans les séminaires est aujourd'hui un des plus importants pour l'avenir du renouveau liturgique. Tant qu'il ne sera pas résolu, nous resterons dans le provisoire. On pourra faire toutes les réformes que l'on voudra, cela ne servira pas à grand-chose si on n'a pas de prêtres bien formés pour les appliquer intelligemment. Et si on veut qu'ils soient formés, il faut donner une plus grande place à la liturgie dans l'enseignement, il faut réformer les programmes, il faut songer à préparer des professeurs pour l'avenir.

Il faudrait donner plus de temps au cours de liturgie. Une heure par semaine, c'est suffisant s'il s'agit d'apprendre à accomplir les rites sacrés. S'il s'agit de les faire comprendre et d'en découvrir les richesses, c'est insuffisant. Il faut aussi élargir le programme et ne pas se contenter de donner le sens général des rites par quelques explications historiques. Tant qu'on n'aborde pas le texte des prières liturgiques, on reste à la surface. Je l'ai déjà écrit et, au risque de paraître un dangereux maniaque, je me permets de le répéter, il faudrait que le cours de liturgie soit un cours d'exégèse plus qu'un cours d'introduction. Les textes liturgiques ont besoin d'être expliqués. C'est une erreur de croire qu'on en a saisi toute la richesse quand on en a fait une lecture cursive dans une traduction. Ils contiennent des richesses de doctrine qui resteront cachées si on ne prend pas la peine de les mettre en valeur. Qu'il me soit permis de faire appel à mon expérience personnelle. Parmi tous les cours de liturgie que j'ai faits, ceux

qui m'ont semblé provoquer le plus de réactions dans l'auditoire sont précisément ceux qui ont consisté tout simplement à expliquer des prières liturgiques. Il y a quatre ans, à la Semaine d'étude du mois de juillet, j'ai fait quatre leçons sur les grandes préfaces d'ordination du Pontifical. Je ne me suis lancé dans de brillantes considérations théologiques qui sont tout à fait au-dessus de mes moyens. Je m'en suis tenu strictement au texte en m'efforçant de n'en rien laisser perdre. Je puis me tromper, mais j'avais l'impression qu'une bonne partie de l'auditoire découvrait la richesse de ces pièces admirables et que jamais on n'avait essayé de les leur expliquer.

Il est évident qu'une telle méthode demande une préparation que n'ont pas tous les professeurs en charge. Nous avons essayé de leur venir en aide depuis 1954 par les Semaines d'étude. Je crois pouvoir dire que ceux qui ont suivi ces cours pendant plusieurs années, qui ont travaillé par eux-mêmes entre-temps, ont acquis une compétence suffisante pour expliquer les textes liturgiques. Mais il ne faudrait pas que ce remède provisoire serve d'alibi pour se dispenser de préparer des professeurs pour l'avenir. J'en appelle à ceux dont j'ai parlé plus haut, qui ont travaillé dur pendant des années pour être à la hauteur de leur tâche, et je leur demande : « Souhaitez-vous que vos successeurs ou vos jeunes collègues fassent la même expérience que vous ? » Je sais bien que tous me répondront non, parce que l'improvisation érigée en système est absurde. Elle ne se justifie pas plus pour la liturgie que pour n'importe quelle branche de l'enseignement.

On ne peut pas rattraper en quelques années un retard de cinquante ans et il faut provisoirement s'en tirer avec les moyens du bord. Mais il faut avoir assez de lucidité pour reconnaître que le manque de formation des jeunes prêtres est la plus grave lacune du mouvement liturgique à l'heure actuelle et qu'une réforme du programme des méthodes est subordonnée à la formation d'un corps professoral compétent. Si on ne veut pas se rendre à ces évidences, on pourra continuer à chercher des expédients; on n'aura pas résolu le problème.

B. BOTTE, o.s.b.